

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

GOLDEN HOUR

Une exposition imaginée par
Ingrid Brochard, fondatrice du Musée Mobile,
dans le cadre de la 5ème édition thématique "Eldorado" de lille3000.

Avec les oeuvres de Guglielmo Achille Cavellini, Tacita Dean,
Kendell Geers, Rodney Graham, Cécile Hartmann, Bouchra Khalili,
Friedrich Kunath, Teresa Margolles, Gabriel Rico, Sam Samore,
Ida Tursic & Wilfried Mille, Christophe Vigouroux, Danh Vo.



des mondes dessinés — frac
picardie

Ce dossier a été réalisé en collaboration avec Sandrine Cormault, historienne d'art,
spécialisée en art moderne et contemporain, médiation jeune public.



www.musee-mobile.fr

Quand on pense à l'*Eldorado*, on sait bien que ça n'existe pas. Et pourtant cela ne nous empêche pas d'y croire. Car on a tous en nous un *eldorado*, c'est la part précieuse de notre désir.

Dans le *Candide* de Voltaire (conte philosophique paru en 1759), Candide et Cacambo contemplent avec émerveillement un monde nouveau qui leur apparaît le contraire de ce qu'ils connaissent : « Quel est donc ce pays inconnu à tout le reste de la terre et où toute la nature est d'une espèce si différente de la nôtre ? C'est probablement le pays où tout va bien : car il faut absolument qu'il y en ait un de cette espèce. »

L'*Eldorado*, *el dorado*, signifie en espagnol le doré. Il décrit une contrée rêvée située en Amérique du Sud et supposée regorger d'or. Voltaire y fait référence pour décrire dans son conte un monde idéal. Depuis la nuit des temps, les hommes ont rêvé de voyager, partir vers l'inconnu. Que ce soit sur terre, sur mer ou dans les airs.

LE MEXIQUE, ENTRE CROYANCES, TRADITIONS ET MONDE CONTEMPORAIN

Sam SAMORE <i>Día de los muertos</i> , 2018	4
Teresa MARGOLLES <i>Esta finca no será demolida</i> , 2011	5
Gabriel RICO <i>The God of Honey</i> , 2018	6

DES MONDES INCONNUS À LA CONQUÊTE TERRESTRE, SPATIALE

Christophe VIGOUROUX <i>La lune</i> , 1996	7
GAC (Guglielmo Achille CAVELLINI, dit) <i>Il Cosmonauta (Le Cosmonaute)</i> , 1978	8
Cécile HARTMANN <i>Solaris</i> , 2016	9
Ida TURSIC & Wilfried MILLE <i>Starry night and Fires</i> , 2019	10

LES NOUVEAUX ROBINSON CRUSOÉ, OU L'ÉTERNEL VOYAGE

Tacita DEAN <i>Blue Abstract</i> , de la série Floh, 2001	11
Sam SAMORE <i>Stories</i> , 2018	12
Rodney GRAHAM <i>Vexation Island</i> , 1997	13
Friedrich KUNATH <i>Sad Optimism</i> , 2017	14

THE GOLDEN DREAM

Ida TURSIC & Wilfried MILLE <i>Heart of Gold</i> , 2018	15
Danh VO <i>Perrier Perrier</i> , 2010	16
Bouchra KHALILI <i>Série The Constellations, figure 7 ; figure 8</i> , 2011	17
Kendell GEERS <i>Purple prose buys another name</i> , 2013	18

ATELIERS PEDAGOGIQUES	19
-----------------------	----

Le Mexique, entre croyances, traditions et monde contemporain

Au cours de l'histoire, le continent le plus marqué par la ruée vers l'or fut sans conteste l'Amérique. Bien avant les chercheurs d'or du XIX^e siècle, d'autres peuples ont développé une véritable vénération pour ce matériau. Les premiers habitants du continent ont extrait et utilisé l'or pour habiller leurs chefs, décorer leurs palais et pyramides, rendre hommage à leurs morts. Le Mexique est le berceau, entre autres, des civilisations précolombiennes de Teotihuacan, des Mayas et des Aztèques, durant lesquelles l'or est devenu une sorte de vecteur magique entre la réalité et l'au-delà. La vie et la mort se côtoient étroitement dans le quotidien des Mexicains : les croyances passées continuent de rythmer les fêtes d'aujourd'hui, en particulier le célèbre *Jour des Morts*. Équivalent de notre Toussaint occidentale, *El Día de Los Muertos*, célébré entre fin octobre et début novembre, se distingue des fêtes chrétiennes par son caractère festif et joyeux : pour les Nahuas, ancien peuple du Nord du pays, pleurer un mort est considéré comme irrespectueux. Car les défunts demeurent des membres de la communauté, communiquent avec les vivants, en particulier lors de leur retour temporaire sur terre durant ces festivités. Les Mexicains fabriquent alors des autels pour leurs ancêtres, les couvrent d'offrandes riches en nourriture et couronnes de fleurs. Ils y placent aussi leurs portraits et des objets personnels liés à leur histoire. Les familles veillent sur les tombes, chantent et dansent en l'honneur de leurs ancêtres. Depuis 2003, le *Jour des Morts* est inscrit au patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'Unesco.



Sam SAMORE

Día de los muertos, 2018

Six photographies couleurs. Tirage couleur numérique et collage dibond, 123,5 x 101,9 cm © Courtesy Galerie Gisela Capitain, Cologne.

Sam Samore a réalisé cette série photographique célébrant ce fameux *Jours des Morts* : dans un cadrage très serré, il met en scène les multiples objets et éléments décoratifs utilisés durant cette fête. Né à New York en 1963, l'artiste revisite à sa façon les rituels et décors qui habillent les autels et les tombes des défunts. Il fabrique avec du *papel picado* (papier coloré découpé) des guirlandes et des napperons ajourés de motifs géométriques. Il s'en sert pour habiller ses compositions et servir d'écrans aux *Calaveras*, des friandises en sucre ou en chocolat en forme de crâne. Celles-ci font référence à la tradition des Aztèques qui gardaient comme trophées les crânes de leurs adversaires vaincus au combat. L'une de ses compositions présente une statuette d'une mère et son enfant : malgré leurs visages morbides, cette maternité a pour fonction de protéger les femmes de la mort, depuis la fécondation jusqu'à la naissance. En arrière-plan, on aperçoit un grand masque aux couleurs vives : c'est le masque de la Vie, celui que nous portons sur terre pour cacher notre identité de mortels. Dans une autre photo, sur fond d'un tissu traditionnel mexicain, un pantin squelette fragile semble danser ; il symbolise l'idée que l'être humain ne peut contrôler son destin. Dans un autre cliché, on salive devant les friandises colorées et le fameux *pan de muerto* (le pain du mort) recouvert de sucre, principale nourriture offerte aux défunts.

Par ces jeux de mises en scène, Sam Samore rend hommage à la dévotion créative et joyeuse des Mexicains : tous ces éléments opèrent un lien subtil entre la réalité et le divin, nourris de l'imaginaire, des souvenirs des ancêtres et de l'héritage culturel précolombien. Plasticien touche à tout, Sam Samore produit une œuvre prolifique depuis les années 1980 : il écrit des contes pour enfants, produit des séries photographiques (ex. *Allegories of Beauty - incomplete*, 1990), des installations et des vidéos véhiculant une forte dimension narrative et poétique. Ainsi le film *Carnival of Dreams* (2012) a été produit lors d'une première collaboration entre l'artiste et le Musée Mobile, alors en itinérance en Côte d'Ivoire, à Abidjan. Le projet s'est construit avec les habitants autour de l'importance des héros de contes de fées dans l'imaginaire collectif.

(Âmes sensibles : s'abstenir de lire ce passage !)

Depuis les anciennes civilisations précolombiennes, le lien avec la mort a toujours été très spécial au Mexique. Les Aztèques et les Mayas sacrifiaient leurs semblables à leurs dieux pour apaiser leurs colères, chercher leur protection, exaucer une prière, célébrer la rénovation d'un temple. D'après les conquérants et les missionnaires catholiques européens, les Aztèques (de 1200 à 1521 après J.C.) étaient les plus sanglants : la majorité des hommes sacrifiés étaient des prisonniers de guerre ou des esclaves. Cette pratique était intrinsèquement liée à l'idée de s'approprier la force de son adversaire. Certains Aztèques pouvaient se porter volontaires au sacrifice car ils estimaient que c'était la manière la plus noble de mourir, autant qu'au combat ; ils étaient alors divinisés. Ce rite se tenait généralement au cœur de la cité, devant un temple en haut d'une pyramide dont la montée symbolisait l'approche vers le dieu. Les méthodes sacrificielles étaient diverses (pendaison, crémation, noyade). Mais le rituel préféré des Aztèques était la cardiectomie (ou extraction du cœur) qui se pratiquait sur une victime encore vivante, à l'aide d'un couteau de silex ou d'obsidienne. Brrrr ! Le sang et le cœur étaient offerts au dieu pour qu'il puisse boire et manger. La mort est plus que présente de nos jours au Mexique, qui connaît une recrudescence de violence liée au trafic de drogue et aux règlements entre gangs urbains...



Teresa MARGOLLES

Esta finca no será demolida, 2011

Impression couleur, 68,5 x 103 cm (encadré). © Courtesy Galerie Peter Kilchman / Droits réservés. Collection Frac Grand Large – Hauts-de-France

Au cœur d'un quartier résidentiel d'apparence paisible, une maison tombe en ruine. *Esta finca no será demolida*, Cette propriété ne sera pas démolie. Ce cliché fait référence à un projet plus vaste, dans lequel l'artiste mexicaine Teresa Margolles s'est lancée en 2012 : acheter une maison voisine désertée à Ciudad Juárez, une ville frontière au nord du pays ; la démolir à l'aide de bénévoles en quelques jours ; en récupérer tous les décombres (plus de 22 tonnes !) pour créer, après un fin broyage, une œuvre minimaliste intitulée *La Promesa* (2012). Véritable défi d'échelle titanessque, elle prend la forme d'un mur bas de 16 mètres de long. Autour de cette installation monumentale, l'artiste a orchestré de multiples performances.

Par cette impressionnante destruction/reconstruction, l'artiste signe un acte symbolique fort dans son pays en proie à la violence quotidienne, aux disparitions non élucidées, aux migrations croissantes vers une frontière américaine de plus en plus surveillée. Le choix de Ciudad Juárez n'était pas anodin car cette ville fut longtemps une terre d'accueil pour des milliers de migrants cherchant à travailler dans ses *maquiladoras*, des usines où sont assemblées des marchandises pour l'exportation libre de droits de douane aux États-Unis. Mais cette ville fut par la suite désertée devant la recrudescence de meurtres liés aux gangs et au trafic de drogue. Ainsi, *La Promesa* incarne un espoir politique et social non tenu.

Née en 1963 à Culiacán (nord-ouest du Mexique), Teresa Margolles a étudié les arts et la communication à l'Universidad Nacional Autónoma de México. Au début des années 1990, elle a contribué à la fondation du collectif de performance SEMEFO. Elle s'est aussi formée à la médecine légale. Fascinée par cette discipline, elle y fait sans cesse référence dans son travail. Selon elle, les morgues sont le reflet de l'état actuel de son pays : « Regardez la morgue, vous y trouverez la société ». À travers des œuvres radicales inspirées par la part sombre de l'âme mexicaine, elle tente de redonner vie et voix à celles et ceux qui ont fui, disparu. Ciudad Juárez est aussi connue pour avoir été le lieu d'une série de meurtres de milliers de jeunes femmes, depuis 1993, et dont les corps n'ont jamais été retrouvés (voir *Pesquisas*, Enquêtes). Toutes les formes de marginalité, d'exclusion et d'injustice nourrissent l'œuvre sans complaisance de Teresa Margolles depuis 30 ans. En 2009, elle

a représenté le Mexique à la 53^e Biennale de Venise. En 2012, elle a reçu l'Artes Mundi, un des prix les plus prestigieux du Royaume-Uni décerné à un artiste engagé en faveur de « la condition humaine, la réalité sociale et l'expérience vécue ».

1. **Hernán Cortés** : Fernando Cortés de Monroy Pizarro Altamirano (1485-1547), premier marquis de la Vallée d'Oaxaca, est le conquistador espagnol qui s'est emparé de l'Empire aztèque, entre 1519 et 1521, pour le compte de Charles Quint, roi de Castille et empereur du Saint Empire romain germanique. Cette conquête marque une étape fondamentale de la colonisation espagnole des Amériques au XVI^e siècle.

L'autre part fascinante du Mexique est son attachement farouche sa culture. Cette mexicanité s'est incarnée dans deux personnalités majeures du XX^e siècle, le couple tumultueux d'artistes peintres Frida Kahlo (1907-1954) et Diego Rivera (1886-1957). Ce dernier est considéré comme un monument de l'art moderne mexicain : il est connu pour ses peintures murales, réalisées essentiellement à Mexico et quelques-unes aux États-Unis. Ses fresques sont indissociables de ses convictions socialistes et de sa fascination pour les cultures préhispaniques. La plus connue est L'Épopée du Peuple mexicain (1929-1935) dans l'escalier monumental du Palacio Nacional de Mexico, édifice construit par Hernán Cortés¹ vers 1530. Sur trois longs murs, l'histoire du Mexique est représentée de manière épique, de la Conquête espagnole au XVI^e siècle jusqu'à la Révolution de 1910-1920.

C'est sur le chantier du Palacio Nacional qu'il rencontra Frida Kahlo. Jeune artiste peintre et militante communiste, elle incarne pleinement cette mexicanidad. Allemande par son père et Mexicaine par sa mère, elle s'approprie les traditions vestimentaires de la région du Tehuantepec dont cette dernière est originaire. Dans ses autoportraits, elle porte ainsi la huipile, chasuble aux broderies chatoyantes, de grandes jupes traditionnelles et un rebozo (grand châle) ; elle se coiffe de fleurs ou de rubans de couleur. Ayant grandi avec la Révolution de 1910, elle décide que tout en elle doit incarner la culture mexicaine. Dans L'Étreinte amoureuse de l'Univers, la Terre, Moi, Diego et le Señor Xólotl (1949), elle représente sa relation amoureuse avec Diego de manière symbolique, lui incarnant le soleil, elle la lune. Elle fait référence aussi à la mythologie préhispanique, le petit chien du couple devient le dieu Xólotl, celui qui accompagne les défunts dans l'inframonde. C'est donc une étreinte universelle, avec les éléments naturels, et un hommage à l'harmonie du monde, dont l'équilibre se construit sans cesse entre la vie et la mort. On retrouve ces deux astres liés de manière symbolique dans les boucles d'oreilles portées au quotidien par Frida (voir ses portraits photographiques) : il s'agit de boucles tombantes en demi-cercle avec des franges. Ce modèle est inspiré du style Aztèque : il évoque la course des astres, celle la Lune et de la nuit quand le bijou est en argent ; celle du soleil et du jour quand il est en or.



Gabriel RICO

The God of Honey, 2018

Vinyle robuste et vinyle enduit nylon, 4,57 x 3,67 x 4,14 m. Commande de l'association Les Amis du MuMo dans le cadre de l'exposition GOLDEN HOUR © Martin Trailer.

The God of Honey est une sculpture à la fois légère et monumentale : toile de vinyle gonflée à l'hélium, elle nous domine de ses 4 mètres. Placée à l'entrée du Musée Mobile et accueillant les visiteurs, elle représente un personnage assis, portant d'une main une branche de coca¹ et de l'autre un lingot d'or. Elle a des proportions assez étranges : ses membres sont de simples os articulés ; son corps est réduit à un énorme abdomen jaune vif, formé d'alvéoles. Une sorte de croisement entre Maya l'abeille et M. Bibendum ! Son visage, figé et casqué, semble fait de pierre ; il en a l'aspect gris marbré. Cette tête pourrait rappeler les sculptures hiératiques précolombiennes, portraits de divinités bienfaitrices, comme la déesse des eaux du site de Teotihuacan (état de Mexico, 200 ans avant notre ère) ou bien les têtes colossales de l'art olmèque² (de 1200 à 500 av. J.-C.).

Cette œuvre fait référence au *Jour des Morts*, fête durant laquelle les Mexicains offrent à leurs défunts des friandises en forme de crâne et de squelette. Le miel est utilisé dans certaines cérémonies mortuaires comme la momification : selon la tradition mexicaine, il faciliterait le passage entre le monde des vivants et celui des morts. Le miel est considéré comme un aliment sacré, c'est le nectar des dieux, car sa couleur rappelle celle de l'or. Le lingot évoque aussi le précieux métal et son pouvoir sur les hommes, autant fascinant que destructeur. En 1492, Christophe Colomb découvre l'Amérique : tous les conquistadors qui vont lui succéder n'auront de cesse de s'emparer des territoires puis des trésors des peuples autochtones, très souvent riches en pierres précieuses et orfèvrerie. *The God of Honey* incarne donc à lui seul l'*Eldorado*, c'est à dire *El Dorado*, le doré, celui qui brille, qui éblouit. Et tout ce que l'Amérique a pu représenter depuis la fin du XV^e siècle aux yeux des Européens : un mythe, une source de croyances, un idéal à conquérir.

Gabriel Rico, né en 1980 à Lagos de Moreno, vit et travaille à Guadalajara (Mexique). Exposant son travail depuis 2004, il crée des œuvres insolites dans lesquelles il associe des éléments éclectiques : végétaux, animaux taxidermisés, objets manufacturés, néons. Entre Arte Povera et Art minimal, ces installations, souvent humoristiques, font surgir beauté et poésie, comme dans ses équations mathématiques murales, réincarnées par une série surréaliste d'objets. Gabriel Rico est représenté par la galerie Emmanuel Perrotin : www.perrotin.com

1. Coca : la coca est une plante d'Amérique du Sud qui joue un rôle important dans la culture andine du fait de ses utilisations rituelles et médicinales. Brûlée comme un encens ou mâchée sous la forme de gomme, elle possède des effets puissants qui peuvent amener à la transe, recréant ainsi un lien direct et ancestral entre les hommes et la nature.

2. Art olmèque : la civilisation olmèque est l'une des plus importantes de Mésoamérique. Développée entre 1200 et 500 avant J.C., les Olmèques ont inventé le calendrier et une écriture avec pictogrammes-idéogrammes qui servira de base à celle des Mayas. Ses artistes produisaient des sculptures monumentales d'un seul bloc de pierre (basalte) et d'autres plus petites en pierres semi-précieuses (serpentine, jade, obsidienne). Cette maîtrise de taille et de la ciselure ne sera dépassée par aucune autre des civilisations précolombiennes, des Toltèques (900-1200 après J.C.), Zapotèques (500-1500) aux Aztèques (1200-1521).

Le mythe de *L'Eldorado* n'a pas disparu, la ruée vers l'or se poursuit de nos jours : le Mexique est devenu l'un des premiers pays producteurs au monde. Ainsi, 19 millions d'onces d'or ont été récemment décelés dans le district de Guerrero. De même, on en extrait en grande quantité en Laponie (Finlande), où se trouve la plus grande mine d'or d'Europe. Si cet *Eldorado* finlandais a un impact économique positif, le processus d'extraction laisse présager un danger écologique. Ces grands espaces enneigés, jusque-là préservés, situés à 150 km du cercle polaire, se retrouvent aujourd'hui envahis de gigantesques installations, où travaillent 1200 personnes 24 heures sur 24. Résultat : plus de six tonnes d'or ont été extraits en 2018 ! À terme, les habitants craignent de voir leur région totalement éventrée, les sols fragilisés (100 kms de route ont déjà été creusés jusqu'à mille mètres sous terre) et l'atmosphère profondément polluée. Car l'usine utilise divers produits chimiques pour laver la roche et en extraire l'or, dont de l'arsenic... La fascination de l'homme pour l'or et sa cupidité grandissante le mènera hélas à terme à un véritable désastre environnemental.

Galaxie d'artistes

Arts plastiques : **Civilisation olmèque, Tête monumentale**, basalte, site de San Lorenzo à Tenochtitlan (Mexique, entre 1200 et 500 avant J.C.). **Tlaloc, déesse des eaux**, sculpture en pierre (Teotihuacan, 200 avant av. J.C.). **Diego Rivera, Épopée du Peuple mexicain** (1929-1935, fresques, escalier monumental du Palacio Nacional, Mexico). **Frida Kahlo, Autoportrait à la frontière entre le Mexique et les États-Unis** (1932) ; **L'Étreinte amoureuse de l'Univers, la Terre, Moi, Diego et le Señor Xólotl** (1949).

Littérature : **Scott O'Dell, The King's Fifth** (*La Route de l'or*, 1966, source d'inspiration pour la série **Les Mystérieuses Cités d'or**).

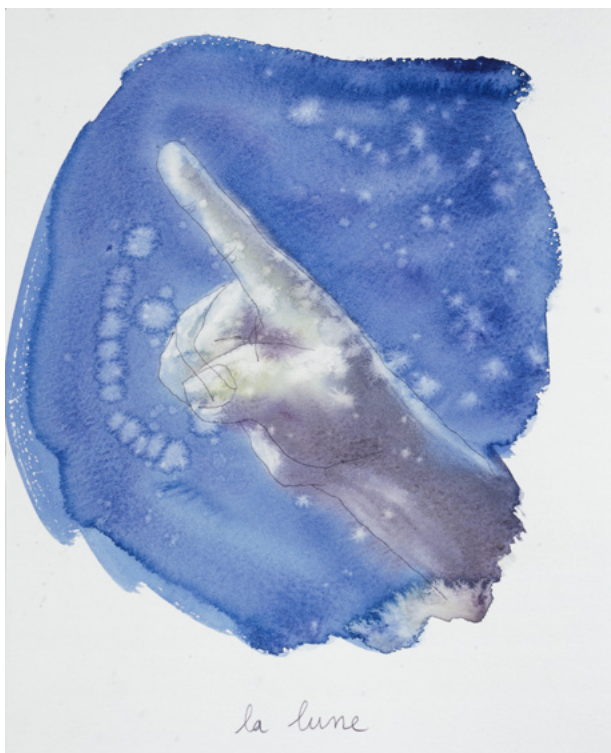
Musique : **Guillermo Portabales, Al Valiven de Mi Carreta** (chanson écrite par Níco Saquito, 1936). **José Alfredo Jiménez, El camino de la noche** (album **Las Cien Clásicas vol. 2**, 2001). **Manu Chao, album Clandestino** (1998).

Cinéma, Télévision : **Les Mystérieuses Cités d'or** (série télévisée d'animation franco-japonaise, diffusée à partir de 1982). **Julie Taymor, Frida** (biopic sur la vie de Frida Kahlo, 2002).

Expositions : **Frida Kahlo / Diego Rivera. L'art en fusion**, au musée de l'Orangerie, Paris (9 oct. 2013 - 13 janvier 2014). **Mexique (1900-1950) : Diego Rivera, Frida Kahlo, José Clemente Orozco et les avant-gardes**, Galeries nationales du Grand Palais (5 oct. 2016 - 23 janvier 2017). **Teresa Margolles : Mundos**, au Musée d'Art Contemporain de Montréal (16 février - 14 mai 2017).

Des mondes inconnus à la conquête terrestre, spatiale

La recherche de l'inconnu est d'abord une question de curiosité et de regard. Dans chacune des civilisations qu'a portées la planète Terre, chez les anciens peuples d'Afrique, d'Asie, d'Amérique, d'Océanie ; au cœur du bassin méditerranéen chez les Égyptiens, les Grecs puis chez les Romains, mathématiciens, astronomes et philosophes ont levé les yeux vers le ciel et se sont demandé : en dehors de nous, de notre planète, existe-il d'autres mondes habitables ? Et l'un des premiers astres que ces terriens ont pu observer, c'est la Lune...



Christophe VIGOUROUX

La lune, 1996

Graphite et lavis de gouache sur papier Canson Montval, 25 x 20.5 cm. Collection © des mondes dessinés I frapcardie hauts-de-France - André Morin.

Ce dessin, aux traits fins et au fond bleu étoilé évoquant la nuit, représente une main droite à l'index pointé. Il illustre sans contexte le fameux proverbe chinois « Quand le sage désigne la

lune, l'idiote regarde le doigt ». Ce proverbe signifie que le sage s'intéresse et souhaite rendre accessibles à autrui des choses vastes, souvent complexes. Mais l'idiote lui ne voit que le doigt du sage, c'est-à-dire limite son regard à des détails, ne réussit pas à appréhender le monde de manière globale. Avec ironie, l'artiste évoque non seulement la Lune, astre voisin qui fascine les terriens depuis des millénaires, mais aussi la démarche même des chercheurs, de ceux qui tentent, au cours de leur existence, de voir plus loin que le bout de leur nez.

Christophe Vigouroux, né en 1962 à Montauban, vit et travaille à Nantes. Il crée depuis les années 1990 une œuvre des plus éclectiques inspirée du quotidien, produisant peintures, dessins, aquarelles et sculptures en céramique. Il retouche des images imprimées (publicités, cartes postales), édite ses propres œuvres en carnets et lithographies, illustre des poèmes et des romans noirs de gare. Il représente des scènes banales, dans un style faussement naïf qui pourrait s'apparenter parfois à des dessins d'enfants. Il adjoint à chacune une phrase faisant office à la fois de titre et d'une amorce d'histoire ou de morale, pouvant aussi évoquer un slogan publicitaire ou politique intégré dans le langage courant (*Libre dans sa tête*, 1999 ; *On se lève tous*, 2106). Le subtil décalage entre la forme et le fond provoque le rire puis la gêne. Ainsi, dans ses séries d'aquarelles, il aborde avec humour les travers de l'existence : la vanité (*Un formidable pouvoir de séduction*, 1995), la solitude (*Le droit de rêver*, 2016), la luxure (*Chambre avec vue sur mer*, 2015), les clichés (*On s'est rencontré dans une boîte de nuit ; Je suis en train de réussir ma vie*, 1998), etc.

Ces phrases toutes faites, nous les avons vues et entendues maintes fois. Elles font partie même de notre subconscient, preuve que leurs concepteurs ont atteint leur but : conditionner nos esprits pour mieux nous faire consommer de manière bête et docile. Comme tous ces imbéciles qui ne regardent que le doigt, et non la Lune.

De la fascination à l'alunissage, il eut fallu de longues recherches et quelques siècles pour que l'homme réussisse à conquérir la Lune. Dès l'Antiquité, il observait déjà le ciel et ses constellations d'étoiles. Au Moyen-Âge, les savants ont fini par trouver que la Terre tournait sur son axe. À la Renaissance, le Polonais Nicolas Copernic (1473-1543) révolutionne notre regard et démontre que la Terre tourne autour du soleil (héliocentrisme). Ce système solaire est repris et approfondi par l'Italien Galilée (1564-1642) qui perfectionne par ailleurs la lunette astronomique. Dès le XVII^e siècle, on cartographie la Lune ; au XIX^e on tente de la photographier. À partir de 1945, les astronomes se métamorphosent en astronautes et partent à la conquête de l'astre lunaire. Le 24 décembre 1968, les membres de l'équipage américain Apollo 8 sont les premiers humains à apercevoir la face cachée de la Lune. Le 21 juillet 1969, lors de la mission Apollo 11, Neil Armstrong est le premier homme à poser le pied sur la Lune, prononçant cette phrase devenue célèbre : « C'est un petit pas pour l'homme, un bond de géant pour l'humanité ».



(1978) ; il conçoit même des produits dérivés, comme des autocollants à son effigie ! Ainsi dans son œuvre *4 Direzioni* (*4 Directions*, 1974/1984), il s'est photographié tel un mannequin sur quatre faces, le corps entièrement recouvert d'autocollants promotionnels, créé à l'occasion de son 100^e anniversaire, prévu en 2014... Mais qu'il n'a jamais atteint. Il s'est pourtant imaginé le célébrer dans un des plus beaux palais d'Italie, le Palazzo Ducale à Venise ! Définitivement mégalomane, GAC n'en est pas moins attachant car toutes ses fantaisies sont pétries d'humour et d'autodérision, dans un parfait anachronisme. Ainsi dans son autobiographie fictive, il écrit : « En 1978, il est l'un des dix hommes que le monde envoie sur la Lune, en tant que représentant des intérêts de l'art. »

La véritable mission de Neil Armstrong et de ses compagnons, Buzz Aldrin et Michael Collins, est de ramener des roches et des photographies de la Lune. Après une station de huit jours, ils réussirent à prélever quelques échantillons. Suite à d'autres missions Apollo, c'est près de 385 kilos de roches lunaires qui ont été rapportés et stockés sur Terre depuis 1979. Ces roches ont été longuement étudiées. Cependant, plusieurs questions sur la géologie de la Lune restent sans réponse... Une étude récente, publiée dans *Earth and Planetary Science Letters*, montre que l'une de ces roches contiendrait un fragment de la croûte terrestre datant de plus de 4 milliards d'années. Il est probable que ce rocher se soit formé dans la croûte de notre planète et ait été projeté sur la Lune lors de l'un des nombreux impacts de météores qui ont bombardé la Terre au début de sa formation. Puisqu'elle est si ancienne, sans air et géologiquement inactive, la surface de la Lune a enregistré l'histoire des impacts sur le système solaire primitif, y compris les débris d'impacts provenant d'autres planètes (Vénus, Mars, etc.). Source: <https://bit.ly/2KzxINq>

GAC (Guglielmo Achille CAVELLINI, dit)

Il Cosmonauta (Le Cosmonaute), 1978

Collage, photographie noir et blanc, 36,5 x 52,5 cm. © Droit réservés. Collection Frac Grand Large - Hauts-de-France.

Dans le casque de cette combinaison intégrale de cosmonaute, on aperçoit le visage souriant de l'artiste, Guglielmo Achille Cavellini, dit GAC (1914-1990). En faisant un calcul rapide, on estime qu'il avait 47 ans en 1961, l'année du tout premier vol dans l'espace effectué par Youri Gagarine (1934-1968), et 55 ans en 1969, lors du premier pas sur la Lune par Neil Armstrong (1930-2012). En comparaison avec ses confrères russe et américain au moment de leurs exploits respectifs, GAC était trop âgé pour voyager dans l'espace ! En regardant l'œuvre de plus près, on comprend que c'est un photomontage : l'artiste a collé son visage à l'intérieur du hublot pour nous donner l'illusion, à travers cet autoportrait fantasque, que lui aussi aurait participé à la conquête spatiale. On remarque qu'un drapeau américain est cousu sur l'épaulette gauche de la combinaison. Or GAC n'est pas citoyen américain mais italien... Comme bon nombre de terriens qui ont assisté, en direct à la télévision, à l'alunissage de l'équipe américaine en 1969, GAC est fasciné par cet exploit spatial et se le réapproprie à sa façon. Cet artiste est connu pour être un collectionneur d'art abstrait : à partir des années 1960, il produit une série d'hommages à quelques grands noms de l'histoire de l'art (Matisse, Picasso, Kandinsky, Morandi). Puis à partir de 1970, il se consacre à mettre en scène sa propre histoire, sa vie comme une œuvre d'art. Sa démarche a des accents dadaïstes, car il met en évidence avec ironie les mécanismes habituels du système artistique contemporain. GAC réalise aussi de nombreux autoportraits, comme celui-ci en *Cosmonaute*



Cécile HARTMANN

Solaris, 2016

Héliogravure au grain, impression taille douce monochrome sur papier Hahnemühle blanc 300 g, 68,2 x 92,7 cm © Cécile Hartmann / Cnap / crédit photo : Yves Chenot.

Dans cette œuvre, on est directement plongé dans la matière, l'œil à fleur de terre. Sans que l'on soit en mesure de la définir : est-ce un champ fraîchement labouré ? La surface d'une planète au sol irradié ? Ou bien la vue d'une ville en ruines après un immense cataclysme ? Le monochrome rouge nous fait osciller entre fascination et inquiétude devant ce vaste paysage saturé de lumière, quasi abstrait car sans aucun repère. Dans une interview¹, l'artiste explique qu'il s'agit d'un champ de terre retournée, aperçu à la frontière entre l'Allemagne et la Pologne, avant qu'elle ne se rende en direction d'un camp de concentration, qu'elle n'a finalement pas visité.

Cécile Hartmann, née en 1971 à Colmar, vit et travaille à Paris. Elle a participé à l'exposition «Nouvelles vagues» au Carré d'Art de Nîmes - Musée d'Art Contemporain (nov. 2016 - janv. 2017), organisé par le Centre national des arts plastiques. Depuis 2010, le Cnap commande à des artistes contemporains des œuvres d'art imprimées, produites en série limitée avec des artisans de renom, maîtrisant des techniques anciennes de gravure et d'estampe. Cécile a ainsi collaboré avec Fanny Boucher, unique maître d'art en France pratiquant encore l'héliogravure² au grain. Cette technique donne un velouté et une grande finesse à l'œuvre imprimée qui évoque les expérimentations de Nicéphore Niepce (1765-1833), père de la photographie : dans *Point de vue du gras* (1826-27), il a ainsi immortalisé la vue depuis la fenêtre de sa maison à Saint-Loup-de-Varenes, grâce à une chambre noire, dans laquelle l'image du paysage s'est fixée sur une plaque d'étain après plusieurs heures (ou jours) d'exposition. On considère cette image comme la première photographie de l'histoire. C'est bien une *héliographie*, c'est à dire une image écrite par le soleil, *gravée par la lumière*. C'est précisément ce qui se lit à la surface de *Solaris* : une écriture dense, granuleuse, gravée dans la chair du papier chargé d'encre.

Ce lien spécial avec le soleil est perceptible dans le titre même de l'œuvre. L'artiste fait ici référence à l'un des films de science-fiction les plus énigmatiques, réalisé par le cinéaste russe Andreï Tarkovski (1972). *Solaris* est le nom d'une planète qui demeure un mystère pour les terriens : la seule vie présente est un océan formé d'une matière organique primitive. Après plusieurs années de recherche, les scientifiques présents sur la

station orbitale, comprennent que l'océan lui-même est un être intelligent, qui interagit de manière imperceptible et puissante avec la mémoire et le subconscient des humains. L'œuvre de Cécile Hartmann a ceci de commun avec le film de Tarkovski : être un paysage originel comme provenant du cosmos, possédant un puissant pouvoir d'attraction tout en demeurant une profonde énigme pour le spectateur.

L'héliogravure, qui nécessite un temps long de préparation et d'exécution, convient tout à fait à la démarche de l'artiste qui, dans ses films, ses photographies, tente de capturer la marque physique du temps dans les diverses contrées qu'elle a pu traverser (Berlin, Dubaï, Hiroshima).

1 : interview consultable sur :

<http://www.cnap.fr/cecile-hartmann-solaris-2016>

2. **Héliogravure** (au grain) : ou rotogravure, est l'une des trois grandes techniques d'impression industrielle, il s'agit d'une impression en creux. *A contrario*, la typographie est une impression en relief. L'héliogravure consiste à exposer à la lumière une image sur une gélatine photosensible, ensuite posée sur une plaque de cuivre. La gélatine durcit alors en épaisseur avec des variations en fonction de la surface. On passe ensuite une couche d'acide qui « mord » avec une intensité différente dans l'épaisseur et grave de manière plus ou moins dense l'image photographique finale. Cette technique est adaptée aux tirages où une haute qualité de reproduction est exigée. Mais c'est un procédé assez lent et coûteux. Il a été depuis remplacé par l'*offset*, plus rapide et plus simple. Ce savoir-faire est néanmoins répertorié à l'Inventaire du patrimoine culturel immatériel en France.

Au-delà de la Lune, d'autres astres et d'autres phénomènes ont suscité depuis longtemps la curiosité des humains : les planètes de notre système solaire telles que Mars, Vénus, Saturne, Jupiter, Pluton ; mais aussi d'autres constellations plus éloignées, comme celle d'Orion, déjà connue des Grecs anciens. Mais la véritable question, qui taraude encore nos esprits, même les plus intelligents d'aujourd'hui, et à laquelle nous n'avons pas encore trouvé de réponse viable, est : existe-il d'autres formes de vies dans l'univers, autres que celle développée sur la planète Terre ?



Ida TURSIC & Wilfried MILLE

Starry night and Fires, 2019

Huile sur toile, 24 x 36 x 1,5 cm. Commande de l'association Les Amis du MuMo dans le cadre de l'exposition GOLDEN HOUR © Ida Tursic & Wilfried Mille.

Cette œuvre de petite dimension présente un sujet à la fois précieux et monumental, qui dépasse la mesure humaine : un magnifique ciel étoilé, traversé d'une pluie de météores. Plus communément nommées étoiles filantes, elles ont été observées et étudiées par les hommes depuis des millénaires, suscitant tour à tour émerveillement, curiosité et peur. Les comètes sont des débris de roches recouverts de glace : en s'approchant du soleil, la glace se sublime, c'est-à-dire passe directement de l'état solide à l'état gazeux. Les particules formées sont alors éjectées à une vitesse pouvant aller jusqu'à quelques dizaines de mètres par seconde. Lorsque l'orbite de la Terre entre en contact, on assiste à une pluie de météores. Ce phénomène peut durer quelques heures à plusieurs jours et se répète à différentes périodes de l'année : ainsi les Perséides se produisent entre la mi-juillet et fin août ; les Orionides, d'octobre à début novembre.

Ida Tursic et Wilfried Mille ont rendu avec énergie ce spectacle fabuleux, en employant des couleurs denses, des vert et bleu sombres aux jaune et orange lumineux. À la profondeur de la nuit, qui se déploie sur les deux tiers du tableau, répond en contrebas des feux d'artifice ou de Saint-Jean chatoyants. Sans aucune présence humaine, on ne sait si ce phénomène a été observé depuis la Terre ou à travers une lunette télescopique, pointant vers le cœur de l'univers.

Ce duo d'artistes produit une œuvre picturale généreuse, inspirée de milliers d'images issues de l'histoire de l'art ou consultées dans les médias, la publicité, le cinéma, les flux internet et des réseaux sociaux. Ida & Wilfried absorbent toutes les tendances et travers de notre société post-moderne, qu'ils digèrent puis subliment dans leur peinture. Il y est avant tout question d'excès : excès d'images, de vanité, de vulgarité, de corps, de violence aussi. Loin de se laisser séduire par cette iconographie envahissante, les artistes prennent de la distance avec chaque image et lui imposent des filtres, voire des aplats denses de peinture qu'ils apposent en phase finale de leur composition (portrait, paysage, abstraction, formes géométriques, expériences optiques).

Ida Tursic est née à Belgrade (Serbie), Wilfried Mille à Boulogne-sur-Mer (France), tous deux en 1974. Ils se sont rencontrés et ont étudié ensemble à l'École des Beaux-arts de Dijon. Ils sont nommés cette année pour le Prix Marcel-Duchamp 2019.

Galaxie d'artistes

Arts plastiques : **Galileo Galilei, *Sidereus Nuncius*** (dessins de la Lune, 1610). **Marc Chagall, *Le Paysage bleu*** (1949). **James Turrell, *Roden Craten*** (land art dans le Nord Arizona, États-Unis, depuis 1977). **François Morellet, *Lunatique neonly n°3*** (1997). **Leonid Tishkov & Boris Bendikov, *Private Moon*** (2003). **Yinka Shonibare, *Vacation*** (2000). **Mircea Cantor, *Second Step*** (2005). **Pierre Ardouin, série *L'inquiétude des jours heureux*** (2018).

Littérature & science : **Camille Flammarion, *Astronomie populaire*** (1880). **Jules Verne, *De la Terre à la Lune, trajet direct en 97 heures 20 minutes*** (1865) ; ***Autour de la Lune*** (1870). **Charles Baudelaire, *Tristesse de la Lune*** (recueil *Les Fleurs du Mal*, 1868) ; ***Les Bienfaits de la Lune*** (recueil *Petits poèmes en prose*, 1869). **H. G. Wells, *Les Premiers hommes dans la Lune*** (1901). **Hergé, *Les Aventures de Tintin : Objectif Lune*** (1953), ***On a marché sur la Lune*** (1954).

Musique : **David Bowie, *Space Oddity*** (album du même nom, 1969) ; ***Starman*** (album ***The Rise and Fall of Ziggy Stardust and the Spiders from Mars***, 1972). **Pink Floyd, album *The Dark Side of the Moon*** (1973). **Police, *Walking in the Moon*** (album *Regatta de Blanc*, 1979). **Alain Souchon, *Foule sentimentale*** (album *C'est déjà ça*, 1993). **Michel Gondry, clip vidéo pour Daft Punk, chanson *Around the World*** (album *Homework*, 1997).

Cinéma : **Georges Méliès, *Le Voyage dans la Lune*** (1902). **Gene Roddenberry, *Star Trek*** (univers de science-fiction créé en 1966, décliné en séries télévisées, longs-métrages, bandes dessinées et jeux vidéo). **Stanley Kubrick, *2001, L'Odyssée de l'espace*** (1968). **Andrei Tarkovski, *Solaris*** (1972). **Alfonso Cuarón, *Gravity*** (2013). **Christopher Nolan, *Interstellar*** (2014).

Expositions : ***La Conquête de l'air - les colonies de l'espace. Les Abattoirs - Frac Midi-Pyrénées***, Toulouse (du 12 nov. 2002 au 2 février 2003). ***L'Attraction de l'espace, Musée d'Art moderne de Saint-Étienne Métropole*** (du 19 sept. 2009 au 10 janvier 2010). ***La Lune, du voyage réel aux voyages imaginaires. Grand Palais, Paris***, du 3 avril au 22 juillet 2019.

Les Nouveaux Robinson Crusocé, ou l'éternel voyage

Le voyage commence d'abord dans la tête : quand on s'ennuie, que le temps semble un peu trop long, alors notre imagination divague. Devant la fenêtre, devant un paysage, face à un petit détail qui accroche notre œil. L'esprit se laisse porter vers un ailleurs qu'on ne connaît pas. Ce phénomène peut se constater en regardant la photographie de Tacita Dean...



Tacita DEAN *Blue Abstract,* de la série Floh, 2001

**Photographie couleur, épreuve numérique 6/10, 82 x 110 cm. Collection du Centre national des arts plastiques, Paris.
© Tacita Dean / crédit photo : Courtesy Galerie Marian Goodman**

Au premier plan, on distingue des silhouettes végétales qui se détachent comme des ombres sur un fond très clair. Après quelques instants, on comprend que ce sont des plantes en pot disposées devant une grande baie vitrée, de laquelle on aperçoit l'extérieur. La lumière est tellement saturée qu'on ne sait si on aperçoit, en arrière-plan, une plage, un port ou bien un lac au milieu d'une montagne enneigée. La présence d'un Philodendron Monstera, au feuillage persistant ajouré, incarneraient plutôt le sud, sa chaleur et son ciel bleu azur, blanchi ici par la lumière. Ces frondaisons exotiques pourraient évoquer les papiers découpés et colorés du peintre Henri Matisse (1869-1954). Alors, est-on devant un paysage d'hiver ou d'été ?

Rien n'est moins sûr...*Blue Abstract* est issue de la série *Floh* (2001), qui regroupe diverses images trouvées par l'artiste sur des marchés aux puces, en Europe et en Amérique. Photos de vacances ou de familles, chaque cliché perdu enferme son

secret dans le silence de la pellicule, à laquelle Tacita n'a rien ajouté. Elle les a simplement compilées en une publication intitulée *Un livre sans mot*.

Tacita Dean est née en 1965 à Canterbury (Royaume-Uni), elle vit et travaille à Berlin. Depuis les années 1990, elle crée une œuvre rare et exigeante à partir d'images qu'elle rapporte de ses nombreux voyages. À l'aise dans tous les médiums (dessin, photographie, vidéo, installation), elle s'inspire beaucoup de la nature, fascinée par sa monumentalité, ses cycles et ses phénomènes fugaces (éclipse, rayon vert). Intéressée par la danse, elle a collaboré avec le chorégraphe américain Merce Cunningham (1919-2009) peu de temps avant sa disparition, en filmant ses danseurs évoluer dans un bâtiment baigné de lumière (*Craneway Event*, 2009). Tacita Dean est représentée par la galerie Marian Goodman : www.mariangoodman.com

Parmi les rêveurs, il y a celles et ceux qui continuent de rêver tout en restant sur place, dans leur quotidien immobile. Et puis il y a celles et ceux qui décident de partir pour trouver cet ailleurs. Quitter le connu pour l'inconnu. Comment ? A pied, en vélo, en auto, en avion ou par bateau. Les premiers grands voyages autour de la terre se sont faits par mer : quand les voiles s'ouvrent et se confrontent à la puissance de l'océan, l'homme a peur car il ne sait ce qui l'attend. Mais il étoffe son courage en se souvenant des chants et des légendes légués par les marins des civilisations anciennes : Grecs, Égyptiens et Phéniciens, Espagnols, Vénitiens et Portugais... Chacun nous a transmis son *Eldorado*. Et Sam Samore lui aussi, à sa façon.



En plein océan, le voyage n'est jamais de tout repos : brouillard, tempête, attaque de pirates, chants de sirènes, manque de provisions... Malgré ces mille et une péripéties, les marins arrivent à bon port. Mais parfois, la mer a raison de l'homme et le fait échouer : c'est l'histoire de Robinson Crusoé, héros d'un roman d'aventures librement inspiré de la vie d'Alexandre Selkirk et publié en 1719. Seul rescapé d'un terrible naufrage, ce marin anglais survit durant 28 ans sur une île déserte, *Despair Island* (île du désespoir), au large de l'Amérique du sud. Durant son séjour, il délivre un jeune indigène qu'il nomme Vendredi et qui devient son fidèle compagnon. Après de nombreuses années, ils finissent par quitter l'île et rejoindre l'Angleterre. L'œuvre de Rodney Graham s'inspire ici directement celle de Daniel Defoe, devenu un grand classique de la littérature, en tant que roman d'apprentissage.

Sam SAMORE

Stories, 2018

Impression sur papier offset, 40 x 60 cm. © Courtesy Galerie Gisela Capitain, Cologne (All.).

Malgré un effet flou très prononcé, notre œil dessine rapidement sur cette photographie la silhouette d'un imposant voilier, sillonnant les flots près de côtes rocheuses. Il s'agit d'une goélette à trois-mâts : ce type de gréement se développa durant tout le XIX^e siècle jusqu'à ce qu'il soit supplanté par le bateau à vapeur. Le trois-mâts est l'héritier des caravelles du Moyen-Âge et des grandes traversées des XVII^e et XVIII^e siècles, quand les Européens se sont lancés à la conquête de nouveaux mondes. Dans ce camaïeu contrasté de blancs et bleus, on ne voit aucun être vivant. Le traitement quasi impressionniste du sujet donne au gréement l'allure d'un vaisseau fantôme, se reflétant dans la mer et traversant le ciel subrepticement. Le spectre du *Hollandais volant** pourrait bien apparaître...

Dans la plupart de ses clichés de paysages, Sam Samore s'attache à montrer le gigantisme des éléments naturels (mer, ciel, arbres, montagnes). Il crée le trouble par un *floutage*, volontaire ou accidentel, de ses images qui semblent être prises à la hâte. Comme lorsqu'on découvre de nouveaux lieux mais sans s'y attarder, lieux dont on garde par la suite un vague souvenir. Ces paysages traversés demeurent pourtant en nous, tel un réceptacle de rêves perdus. L'artiste crée ainsi du lien entre la réalité, souvent brutale, et notre monde intérieur, fictionnel. L'île déserte, le volcan ou la forêt tropicale, pourtant inconnus avant notre périple, font sens à l'instant même ils apparaissent, car ces paysages exotiques éveillent en nous toute une série de fantasmes hérités des croyances et des mythes véhiculés à travers les âges dans nos sociétés occidentales. Ainsi, pour chaque voyageur, s'écrit un nouveau récit.

Sam Samore, né en 1963 à New York, plasticien touche à tout depuis les années 1980, écrit des contes pour enfants, produit des séries photographiques (ex. *Allegories of Beauty - incomplete*, 1990), des installations et des vidéos véhiculant une forte dimension poétique et narrative. Ainsi le film *Carnival of Dreams* (2012) a été produit lors d'une première collaboration entre l'artiste et le Musée Mobile, alors en itinérance en Côte d'Ivoire, à Abidjan. Le projet s'est construit avec les habitants autour de l'importance des héros de contes de fées dans l'imaginaire collectif.



Rodney GRAHAM

Vexation Island, 1997

Installation vidéo 9' (en boucle). Collection du Fonds national d'Art contemporain, Paris. © Rodney Graham / Cnap courtesy photo : Lisson Gallery

Dans un lagon, une petite île apparemment déserte, bordée de sable fin, est caressée par la brise. Dans un coin du rivage, au pied d'un palmier, git un homme ; il a une blessure au front. Dort-il ? Est-il-mort ? Un perroquet croasse, comme s'il voulait le réveiller : c'est un beau Ara ararauna, reconnaissable à son plumage jaune et bleu. L'homme a tout de l'allure d'un gentilhomme du XVIII^e siècle : chemise à jabots, veste rouge à galons dorés, des bas blancs, une culotte courte et des souliers noirs à boucles. Sa tête repose sur un tonneau, un autre est enfoncé à ses côtés dans le sable. Que lui est-il arrivé ? Ce navigateur a sûrement échoué là, avec une partie de sa cargaison. De longues minutes passent (un compteur égrène le temps par secondes). Le naufragé finit par se réveiller, ébloui et assoiffé par le soleil. Il aperçoit des noix de coco et tente de les décrocher en secouant le cocotier. Ce qui devait arriver arriva : la noix tombe et en plein sur son crâne. Assommé, le gentilhomme s'écroule (à nouveau) à terre.

Cette vidéo est un condensé de cinéma et de burlesque : tout est mis en scène comme dans un film d'époque : décor, costumes, accessoires, lumière. Bien que l'action n'ait lieu qu'à la fin, le spectateur reste car séduit par ces images de carte postale, bercé par les vagues et les ombres dansantes des palmiers. Un effet de ralenti souligne l'instant crucial : la chute. Celles de la noix de coco puis de l'homme. La boucle est bouclée : Rodney Graham use du comique de répétition pour clore son histoire et la relancer au début. Une fiction digne du mythe de Sisyphe et dont le titre, *Vexation Island* (île de la contrariété), donne la clé de l'œuvre : l'idéal exotique, tant recherché, n'est pas toujours à la hauteur de ses promesses. Le rêve s'étiolle au contact du réel, devenant source de désillusions que de contentement.

Rodney Grahama, né en 1949 à Abbotsford (Canada), vit et travaille à Vancouver. C'est un artiste multimédia, produisant autant de textes, chansons, performances musicales que de sculptures, maquettes, photographies et vidéos. Dans son travail, il aborde des thèmes très divers tels que la philosophie, l'histoire, la littérature, les sciences et les phénomènes optiques. Certaines de ses œuvres illustrent sa réflexion sur certains aspects de l'héritage culturel des temps modernes. Il est représenté par la galerie Rüdiger Schöttle, à Munich (Allemagne).

« Deux vieux marins des mers du Nord / S'en revenaient, un soir d'automne / De la Sicile et de ses îles souveraines / Avec un peuple de Sirènes / A bord. (...) De la rive, les gens du port / Les regardaient, sans faire un signe / Aux cordages le long des mâts / Les Sirènes, couvertes d'or / Tordaient, comme des vignes / Les lignes / Sinueuses de leurs corps. (...) »*.

*extrait du poème *Au Nord*, d'Émile Verhaeren (1899).



Friedrich KUNATH

Sad Optimism, 2017

Acrylique et encre sur papier, 76.2 x 55.9 cm. Collection privée, Paris. © VNH gallery

Par-delà des flots déchainés, un arc-en-ciel évanescant traverse la nature grise et brumeuse d'un torrent. Face au tableau, le spectateur pourrait se sentir comme au bord d'un dangereux précipice : sa chute imaginaire l'enverrait s'écraser net sur le flanc des rochers acérés. Devant un tel paysage, on pense de suite à l'œuvre de Caspar David Friedrich (1774 - 1840), *Le Voyageur contemplant une mer de nuages* (1818), chef d'œuvre du romantisme allemand. Ici, Friedrich Kunath paraît nous donner la vision même du voyageur, comme s'il se penchait au-dessus de son promontoire. L'arc-en-ciel en plus. Kunath assume cette référence au romantisme allemand du XIX^e siècle et s'en amuse. A l'atmosphère inquiétante et mélancolique des paysages (torrents, forêts, montagnes), il apporte une note d'humour, une pensée spontanée et positive. Cette contradiction plastique se trouve résumée dans le titre même *Sad Optimism*, lui inspire d'autres œuvres teintées d'autodérision (*I will try to be more Romantic ; I am a Stranger here*, 2015).

Friedrich Kunath a toujours rêvé des grands paysages américains : né en 1974 à Chemnitz, il s'est nourri adolescent de cinéma hollywoodien et de musique américaine, échappatoires culturels face à la chape de plomb d'un régime communiste. Il est allé au bout de son *eldorado* puisqu'il a quitté l'ex-Allemagne de l'Est et vit désormais à Los Angeles. L'esprit pop de la *Beat Generation* et l'atmosphère acidulée des plages californiennes infusent désormais dans son œuvre protéiforme, où il mêle peinture, dessin, aquarelle, sculpture et collage. Il cite et recycle les maîtres de l'art classique comme ceux de la philosophie, illustrant à sa manière des thèmes universels et existentiels (*We could be looking for the same thing*, 2018). Il est représenté par VNH Gallery, Paris. Ce dessin a été sélectionné pour le Prix de la Fondation d'art contemporain Daniel et Florence Guerlain, édition 2019.

Galaxie d'artistes

Arts plastiques : **Victor Hugo**, *La Pieuvre des Travailleurs de la mer* (dessin à l'encre et lavis, vers 1866). **Anita Conti**, série photographique réalisée à bord du chalutier Le Bois-Rosé, durant 5 mois de pêche en mer autour de Terre-Neuve (1952). **Pierrick Sorin**, *Les Réveils* (vidéo, 1988). **Barthélémy Toguo**, *The Thirsty Gardner* (vidéo en boucle, 2005).

Littérature : **Daniel Defoe**, *Robinson Crusoé* (roman, 1719). **J.-H. Bernardin de Saint-Pierre**, *Paul et Virginie* (roman, 1788). **François-René de Chateaubriand**, *Atala ou Les Amours de deux sauvages dans le désert* (roman, 1801). **Arthur Rimbaud**, *Le Dormeur du Val* (poème, 1870). **Émile Verhaeren**, *Au Nord* (poème, 1899). **Paul Gauguin**, *Oviri. Écrits d'un sauvage* (recueil, 1884-1903). **Hugo Pratt**, *Corto Maltese* (bande-dessinée, cycle depuis 1967).

Musique, Opéra : **Jean-Philippe Rameau**, 2^e et 4^e entrée de l'opéra ballet *Les Indes Galantes* (1735). **Richard Wagner**, **Fliegender Holländer* (*Le Vaisseau fantôme* ou *Le Hollandais volant*, 1843). **Bernard Lavilliers**, chanson *Marin* (album *Carnets de bord*, 2004).

Cinéma : **Harold Ramis**, *Un Jour sans fin* (1993). **Jerry Bruckheimer & Walt Disney Pictures**, *Pirates of the Caribbean (Pirates des Caraïbes)*, 5 films (2003-2017). **Terrence Malick**, *Le Nouveau Monde* (2006). **James Cameron**, *Avatar* (2009). **Édouard Deluc**, *Gauguin. Voyage de Tahiti* (2017). **Jacques Audiard**, *The Sisters Brothers* (2018).

The Golden Dream

« The Golden Dream » : c'est le rêve de l'or, l'appel de la richesse, du succès. Un appel d'autant plus fort quand on est pauvre et qu'on a tout à gagner... Durant le XIX^e siècle, des hommes et des femmes tentèrent leur chance pour faire fortune en se rendant dans des contrées où des filons d'or avaient été repérés. C'est ce qu'on appelle la *Ruée vers l'or*. Cette fièvre gagna des milliers de migrants, provenant d'Amérique du Nord et du Sud, d'Europe, qui rejoignirent des états comme la Géorgie (1830), la Californie (1848), le Colorado (1858) ou l'Idaho (1860). La découverte d'un nouveau gisement, qu'elle soit rumeur ou vérité, engendrait le développement voire la naissance de nouvelles villes. Même si peu de gens y trouvèrent vraiment fortune, la plupart de ces pionniers s'établirent dans leur *Eldorado* et construisirent un monde nouveau, moderne. En cherchant le fameux métal, ils se sont trouvés eux-mêmes...



Ida TURSIC & Wilfried MILLE *Heart of Gold, 2018*

Huile sur toile, 150 x 200 cm. Commande de l'association Les Amis du MuMo dans le cadre de l'exposition GOLDEN HOUR © Ida Tursic & Wilfried Mille, 2019.

Légèrement obstruée par une série de coups de pinceau formant un filtre blanchâtre, l'image en noir et blanc d'un paysage surgit : une haute montagne, au pied de laquelle quelques cavaliers font reposer leurs chevaux dans une prairie. Il s'agit de chercheurs d'or traversant la *Hetch Hetchy Valley*. Cette vallée glaciaire, située dans le Parc national de Yosemite, au cœur de la Sierra Nevada (Californie, États-Unis), fut une région très marquée par la ruée vers l'or au milieu du XIX^e siècle, puis profondément transformée au début du XX^e par la construction du barrage hydro-électrique O'Shaughnessy.

Cette image, datant d'avant le barrage, est un hommage saisissant aux westerns signés John Ford et Sergio Leone. L'idée de quête du précieux métal est symbolisée par les rangées de stickers dorés en forme de cœur qui rythment la toile. La ligne

de motifs répétés, tel un papier peint qui pourrait se poursuivre en dehors du tableau, est une référence à l'artiste italien Niele Toroni (né en 1937), membre fondateur du groupe d'art conceptuel et minimaliste BMPT¹ (1967). Par ailleurs, le titre de l'œuvre fait écho à celui d'une des chansons les plus connues du chanteur et guitariste folk canadien, Neil Young (né en 1945). *Heart of Gold* (album *Harvest*, 1972) raconte justement la route d'un homme vieillissant après plusieurs années de quête vers l'or. Enfin, ces cœurs rappellent les *like* qui peuplent sans limite les sites internet et réseaux sociaux de notre époque hyper-connectée.

Ce duo d'artistes produit une œuvre picturale généreuse, inspirée de milliers d'images issues de l'histoire de l'art et consultées dans les médias, la publicité, le cinéma, les flux d'internet et des réseaux sociaux. Ida & Wilfried absorbent toutes les tendances et travers de notre société post-moderne, qu'ils digèrent puis subliment dans leur peinture. Il y est avant tout question d'excès : excès d'images, de vanité, de vulgarité, de corps, de violence aussi. Loin de se laisser séduire par cette iconographie envahissante, les artistes prennent de la distance avec chaque image et lui imposent des filtres, voire des aplats denses de peinture qu'ils apposent en phase finale de leur composition (portrait, paysage, abstraction, formes géométriques, expériences optiques).

Ida Tursic est née à Belgrade (Serbie), Wilfried Mille à Boulogne-sur-Mer (France), tous deux en 1974. Ils se sont rencontrés et ont étudié ensemble à l'École des Beaux-arts de Dijon. Ils sont nommés cette année pour le Prix Marcel-Duchamp 2019.

¹ **BMPT** : Groupe d'art conceptuel et minimaliste, né le 24 décembre 1966, dont le nom est formé des initiales de ses fondateurs : Daniel Buren, Olivier Mosset, Michel Parmentier et Niele Toroni. Ces quatre artistes veulent se détacher de l'aspect narratif, émotionnel et subjectif de la peinture, de la création en général. Et pour ce faire, ils se donnent comme protocole de choisir un motif neutre et de la répéter dans chaque nouvelle œuvre. Pour Daniel Buren, ce sont des bandes verticales, rayées de blanc et d'une couleur en alternance, et faisant toutes 2,50 m de largeur. Quant à Niele Toroni, il applique les mêmes empreintes de pinceau, modèle n° 50, à intervalles réguliers de 30 cm.

« J'ai pétri de la boue et j'en ai fait de l'or. » (Charles Baudelaire, poème *Bribes*, 1857).



Depuis des siècles et encore de nos jours, hommes, femmes et enfants décident un jour de quitter leur maison pour trouver un monde meilleur. Ils partent de gré ou de force, souvent dans l'urgence, pour des raisons économiques, politiques, religieuses ou climatiques. Au XIX^e siècle, les changements successifs de régimes politiques et la Révolution industrielle ont bouleversé le paysage de l'Europe et engendré le départ de centaines de milliers de personnes, provenant de Pologne, de Belgique et d'Italie vers la France, le Royaume-Uni et les États-Unis. Avant la Première Guerre mondiale, près d'un million de personnes migraient chaque année par bateau vers l'Amérique, attendant fébrilement à Ellis Island leur droit d'entrée sur le territoire...

Danh VO

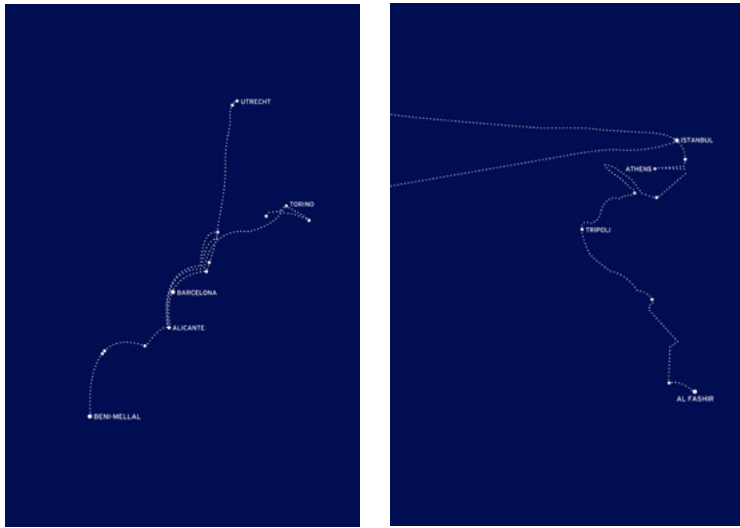
Perrier Perrier, 2010

Feuille d'or sur carton d'emballage Perrier, 42 x 73 cm © Droits réservés. Collection Frac Grand Large - Hauts-de-France.

À partir d'un carton d'emballage de la célèbre bouteille d'eau gazeuse française, Danh Vo a confectionné, avec des feuilles d'or savamment découpées, le drapeau des États-Unis, le fameux *Stars & Stripes* (Étoiles et Bandes). L'artiste a représenté par 11 fois de cette façon le drapeau primitif de la nation américaine, adopté le 17 juin 1777, quand elle ne comptait encore que les 13 États fondateurs, fraîchement affranchis des Britanniques et symbolisés par 13 étoiles et 13 bandes horizontales. Les couleurs habituelles (les étoiles blanches sur fond bleu, les bandes blanches et rouges s'alternant) ont été remplacées par le brun et l'or. Cette bannière paraît fragile (le carton peut facilement s'abîmer) et en même temps précieuse (la quantité d'or est importante). Par ce télescopage de matières opposées, Danh Vo résume, dans un geste synthétique et poétique, l'origine même de la nation américaine : un peuple formé de migrants de toutes conditions, souvent modeste, provenant d'Europe, d'Asie et d'ailleurs et qui, grâce à un travail patient et acharné, a construit peu à peu la réussite et la puissance de cette nation. Il y a ici à la fois de la fascination pour ce signe fort, incarnant l'*American Dream*, et en même temps une véritable critique de cette nation aujourd'hui consumériste et impérialiste.

Danh Vo est né en 1975, à Bà Rịa au Vietnam. Ayant immigré au Danemark avec sa famille à la fin de la guerre, il aborde dans son œuvre la grande histoire, par le biais de son histoire personnelle, la colonisation et ses conséquences, la construction d'une identité, en particulier quand celle-ci se déchire entre deux continents. Il s'intéresse ainsi au mythe de l'Amérique, à l'impact de ses symboles et du rêve que ce pays représentait pour sa famille. C'est le cas dans *Perrier Perrier* (2010) mais aussi dans *We The People* (2011), une installation formée de sculptures en cuivre, tels des fragments dispersés de la statue de *La Liberté éclairant le monde* d'Auguste Bartholdi (1886). Celle-ci avait été offerte par la France aux États-Unis ; elle est érigée depuis 1886 sur Bedloe's Island, à l'entrée du port de New York. Autre emblème fort d'une nation devenue impérialiste, qui depuis un siècle use de ses symboles pour imposer ses valeurs occidentales et son modèle économique partout dans le monde.

Sa démarche se rapproche de certains artistes américains Pop Art, tels que Andy Warhol (1928-1987) et Jasper Johns (né en 1930), qui ont aussi hésité entre fascination, critique et révolte des objets symboles de l'*American Dream* : le drapeau américain, les produits de consommation comme la bouteille de Coca-Cola ou les canettes de soupe Campbell's. Danh Vo est représenté en France par la galerie Chantal Crousel, à Paris : <https://www.crousel.com>



Bouchra KHALILI

Série *The Constellations*, figure 7 ; figure 8, 2011

Sous-titre : *The Mapping Journey Project*. Sérigraphie contrecollée sur aluminium et encadrée, 60 x 40 cm. © Courtesy Galerie Polaris / Adagp, Paris, 2019. Collection Frac Grand Large – Hauts-de-France.

Dans chacune de ces sérigraphies, se dessine sur un fond bleu nuit une ligne étrange, formée de pointillés blancs. Elle relie différents noms de villes de l'Afrique du Nord et de l'Europe : Al Fashir (Nord Soudan), Tripoli (Libye), Athènes (Grèce), Istanbul (Turquie), Barcelone (Espagne), Turin (Italie) ou encore Utrecht (Pays-Bas). Le passage d'une ville à l'autre ne semble pas toujours le plus direct ; d'autres étapes sont notées mais non identifiées. La répétition par endroit de certaines lignes évoque l'idée d'aller-retours fréquents. Ces dessins ouverts, comme inachevés, incarnent le chemin emprunté un jour par un homme, une femme, venu.e du fin fond du Maroc, de l'Algérie ou du Soudan.

Bouchra Khalili est une artiste franco-marocaine, née à Casablanca en 1975. Son travail explore les trajets migratoires contemporains, les zones frontalières et les existences clandestines. Entre 2008 et 2011, elle réalise *The Mapping Journey Project*, composé de huit vidéos (*Mapping Journey*) et huit sérigraphies (*The Constellations*). Ces œuvres visent à cartographier dans l'aire méditerranéenne des voyages clandestins, qui épousent malgré eux ceux de l'artiste.

Le dispositif vidéo est frontal : chaque migrant fait le récit de son voyage tout en le dessinant ; il confronte son parcours singulier aux normes froides de la cartographie. La série *The Constellations* forme l'ultime chapitre de ce travail qui s'est déroulé sur trois années, cinq pays, six villes et autour de huit rencontres. Les sérigraphies traduisent chaque dessin sous la forme d'une constellation d'étoiles, réactualisant ainsi la typologie des cartes du ciel. «Ce sont d'abord les navigateurs, les marins, qui ont eu recours à cette cartographie céleste imaginaire pour se repérer dans un espace littéralement sans point de repère : la mer», explique l'artiste. En opérant ce déplacement, Bouchra Khalili efface les frontières au profit du seul trajet : une constellation nomade. La dimension poétique du projet se révèle ici dans sa globalité : les dessins sont aussi témoignages, traces, gestes d'écriture et se muent en étoiles, en une constellation de trajectoires et d'existences.¹

Dans sa série photographique *The Wet Feet* (2012), elle pointe du doigt la politique du « wet feet/dry feet » (« pieds mouillés/

pieds secs ») menée par le gouverneur de Miami qui fait expulser depuis des décennies les migrants cubains qui tentent d'aborder ses côtes. L'artiste immortalise, sur les plages et les ports de Floride, les containers cassés, les bateaux de fortune empruntés par les Cubains, forcés à la clandestinité par le voisin américain. Dans *The Speeches Series* (vidéos, 2012-2013), elle recueille les témoignages de celles et ceux qui ont survécu et sont désormais installés à Paris, Gênes, New York. Elle aborde à travers leurs paroles les questions du langage, de la citoyenneté, de l'appartenance et de l'intégration par le travail. Bouchra Khalili vit et travaille entre Berlin et Oslo. Elle est représentée à Paris par la galerie Polaris : <http://galeriepolaris.fr/>

1. extrait de notice du catalogue *J'ai deux amours : la collection d'art contemporain du Musée national de l'Histoire de l'immigration*, Paris (du 16 nov. 2011 au 24 juin 2012).

Chaque voyage entrepris vers l'inconnu est porteur de grands espoirs mais amène aussi son lot de désillusions, voire de dangers : des boat people vietnamiens des années 1980, fuyant la dictature communiste, aux migrants syriens à partir de 2011 échappant à la guerre civile, se réfugiant dans les pays voisins (Liban, Jordanie, Turquie, Irak), ou tentant leur chance en traversant la Méditerranée sur des radeaux de fortune. Cette guerre a provoqué l'exode de plusieurs millions de personnes à travers le monde en à peine 10 ans... Même après avoir survécu à tous ces dangers, l'arrivée puis l'installation dans un nouveau pays n'est jamais simple, surtout lorsqu'ils ne s'y sentent pas attendus ou qu'on ne les laisse pas poursuivre leur route. C'est le cas de milliers de migrants, à partir des années 2000, bloqués à Calais et Sangatte, villes du Nord de la France : installés malgré eux dans des camps de fortune, ils souhaitent tenter leur chance et rejoindre le Royaume-Uni, par tous les moyens. Il faut du courage pour affronter tous ces obstacles, ces refus, ces dangers et poursuivre son chemin, malgré tout, vers cet Eldorado, rêvé ou subi...



Kendell GEERS

Purple prose buys another name, 2013

Verre de Murano, 76 x 36 x 15 cm. © Kendell Geers / crédit photo : Lydie Nesvadba.

Cette œuvre de Kendell Geers suscite des émotions contradictoires : on est tout d'abord interpellé par la forme même de l'objet, soit deux matraques se faisant face et qui, par leur symétrie, forment une croix chrétienne. Elles sont en effet présentées à la verticale sur un petit socle, évoquant ainsi la figure du Christ qui trône habituellement dans les chœurs d'église. En regardant de plus près, on s'aperçoit que ces bâtons d'intimidation sont fabriqués non pas en caoutchouc mais en une matière noble et fragile : du verre de Murano (Italie), aux reflets violets sombres. Pourquoi avoir utilisé un tel matériau ? Le verre, le cristal évoque plutôt la pureté, la beauté, des choses positives ; tandis que le bâton suscite des images négatives liées à la répression, la prison, la violence.

Chaque œuvre de Kendell Geers est liée à sa vie personnelle : il a grandi dans l'une des villes les plus dangereuses du monde, Johannesburg (Afrique du Sud). Né en 1968 dans une famille d'Afrikaners (migrants d'origine hollandaise), il a reçu une éducation catholique par son père, après le divorce de ses parents. Vite réfractaire à toute forme d'autorité, il rejette, à 15 ans, le passé colonial de sa famille et devient un militant anti-apartheid. Contraint de quitter l'Afrique du Sud, suite à son refus de faire son service militaire, il se rend à New York où il devient l'assistant de l'artiste Richard Prince. En 1990, à la libération de Nelson Mandela (1918-2013), il retourne à Johannesburg et y travaille pendant dix ans, avant de quitter définitivement son pays d'origine pour s'installer à Bruxelles, où

il a finalement pris la nationalité belge.

Dans son parcours, l'artiste a vécu à plusieurs reprises des conflits, des départs forcés, des « ground zero ». La violence y fut souvent présente, subie par lui ou par ses concitoyens noirs, maltraités et discriminés durant l'Apartheid (1948-1991). Le bâton, la matraque symbolise le pouvoir, incarné par un gouvernement et ses organes (la police, l'armée, l'institution religieuse). C'est le pouvoir qui abuse de son pouvoir, de manière physique comme psychologique. Kendell Geers évoque ces violences de manière frontale dans d'autres de ses œuvres, comme *Hanging Piece* (1993), une installation monumentale de briques suspendues à des cordes, évoquant les lynchages des Noirs aux États-Unis et dans son pays d'origine.

Artiste pluridisciplinaire, Kendell Geers crée objets, installations, vidéo et a réalisé de nombreuses performances. Il ne cesse d'explorer et critiquer notre monde avec force, abordant des problématiques tant morales que politiques.

Galaxie d'artistes

Arts plastiques : **Jasper Johns**, *Flag* (1960-1966). **Alberto Schommer**, **Andy Warhol** (drapé dans un drapeau américain qu'il est en train de peindre, 1983). **Niele Toroni**, *Empreintes de pinceau n° 50 répétés à intervalles réguliers de 30 cm* (1987). **Barthélémy Togo**, *Climbing Down* (2004) ; *Road to exile* (2008). Olivier Jobard, *Kingsley. Carnet de route d'un immigrant clandestin* (2004). **Kimsooja**, *Botari Truck - Migrateurs* (2007-2009). **Danh Vo**, *She was more like a beauty queen from a movie scene* (2009). **Bruno Serralongue**, *Abris de la série Calais* (2006-2008). **Joana Hadjithomas & Khalil Joreige**, *It's all real* (installation vidéo, 2014), Clément Cogitore, *Les Indes Galantes* (vidéo, 2017).

Musique : **Ennio Morricone**, compositeur des B.O. des westerns spaghetti de Sergio Leone (voir ex. ci-dessous). **Niel Young**, *Heart of Gold* (album *Harvest*, 1972). **Pierre Perret**, *Lily* (de l'album homonyme, 1977). **Maxime Le Forestier**, *Être né quelque part* (de l'album homonyme, 1987).

Cinéma : **Charlie Chaplin**, *La Ruée vers l'or* (1925). **Clarence Brown**, *La Piste de 98* (1928). **John Huston**, *Le Trésor de la Sierra Madre* (1948). **Sergio Leone**, *La Bon, la Brute et le Truand* (1966) ; *Pour une poignée de dollars* (1964). **Ken Annakin**, *L'Appel de la forêt* (1972). **Thomas Arslan**, *Gold* (2013). **Jacques Audiard**, *Sisters Brothers* (2018).

Expositions : **J'ai deux amours** : la collection d'art contemporain du **Musée national de l'Histoire de l'immigration**, Paris. (du 16 nov. 2011 au 24 juin 2012). **Bouchra Khalili**, *Blackboard*, au **Jeu de Paume**, Paris (du 5 juin au 23 sept. 2018).

GOLDEN HOUR

ATELIERS PEDAGOGIQUES

Le Mexique : entre croyances, traditions et monde contemporain

Comptines du Codex

À partir de 7-8 ans. Atelier inspiré de « Code Codex ». Atelier présenté dans la revue Dada n°164 « Made in Mexico »

Objectif

Découvrir un nouvel alphabet, celui des anciens habitants du Mexique. Tenter de raconter une histoire avec les pictogrammes. En créer de nouveaux si besoin.

Déroulé de l'atelier

Les codex sont les ancêtres des livres au Mexique. Ses anciens habitants utilisaient une écriture très différente de la nôtre, non pas composée de lettres mais de signes : des pictogrammes (dessin dont le sens coïncide avec l'objet représenté) ; des idéogrammes (dessin qui signifie une idée ou une action) ; des éléments phonétiques (employés pour le son qu'ils produisent). Les signes sont assemblés par 2 ou 3 dans une case pour former un glyphe. Les glyphes sont ensuite rangés en lignes et en colonnes pour former des phrases : un carré de 2 lignes et 2 colonnes pour chacun d'entre elles.

Pour la mise en couleur, on essaie de respecter le code couleurs habituels des glyphes : les Mayas & Aztèques utilisaient plutôt du jaune, de l'orange, du rouge, vert, marron, parfois du bleu. Les dessins seront ensuite présentés aux autres enfants pour leur raconter différemment l'histoire. Ou bien chacun tente de déchiffrer l'histoire de l'autre !

En amont, on peut lire deux ou trois histoires courtes aux enfants. Chacun choisit ensuite celle qu'il a envie de raconter en pictogrammes. Si possible, puiser dans le répertoire des contes & légendes mexicains.

Exemple :

<https://www.mexique-voies.com/histoire/legendes.php>

La légende du chocolat :

<https://bit.ly/2UunnC3>

Où bien dans Les Fables de La Fontaine :

<http://www.lesfables.fr/>

Matériel

- Reproductions des textes d'histoires & légendes (phrases courtes)
- Grandes feuilles vierges Canson, format A4 ou A3
- Crayons et feutres de couleurs, feutres noirs
- Crayon papier, gomme, taille-crayon

Guirlandes de fêtes en Papel Picado !

À partir de 6 ans (motifs simples à découper) jusqu'au adolescents (motifs complexes). Atelier inspiré de l'œuvre de Sam Samore, Día de los muertos.

Objectif

Fabriquer sa propre guirlande de la fête des Morts, en papier coloré ajouré, comme celles vues dans les photographies de Sam Samore.

Déroulé de l'atelier

On explique l'origine et l'utilisation du *Papel Picado* au Mexique : https://fr.wikipedia.org/wiki/Papel_picado

Puis, on propose aux enfants différents modèles de motifs à découper (motifs en référence au Mexique, au *Jour des Morts*). Les enfants choisissent ensuite la ou les couleurs des drapeaux de la guirlande, qui seront ensuite agrafés et reliés par une ficelle. Les drapeaux colorés, qui seront accrochés, peuvent être les papiers colorés pleins ou ajourés.

Exemple de l'atelier étape par étape :

<https://bit.ly/2lv8YUJ> ; <https://bit.ly/2XuAfdm>

Exemple de découpe de guirlandes (vidéo) :

<https://www.youtube.com/watch?v=XKeQCVOsSD4>

Exemple de découpe avec un modèle de fleurs (vidéo) :

<https://www.youtube.com/watch?v=yiDCID3oQ6k>

Exemple de découpe avec un modèle Tête de mort :

<https://www.youtube.com/watch?v=cThlg4VXLAQ>

Matériel :

- Papier crépon de différentes couleurs (plusieurs rouleaux)
- Patrons avec des modèles dessinés (voir annexe)
- Paires de ciseaux
- Trombones
- Agrafeuse & agrafes
- Ficelle / bolduc / scotch adhésif double face

Annexes : *Patrons Papel Picado.*

Des mondes inconnus à la conquête terrestre, spatiale

Un MuMo dans l'espace !

À partir de 8-9 ans.

Objectif

Imaginer un nouveau camion MuMo qui pourrait s'envoler comme une fusée et effectuerait un voyage dans l'espace. But : faire connaître les artistes aux extra-terrestres qu'on pourrait y rencontrer !

Décrire le contenu du MuMo et son parcours dans l'univers, par textes courts, dessins, maquette en carton.

Déroulé de l'atelier

Répartir les enfants en groupes de 4 ou 5. Chaque groupe imagine la forme et les fonctions du camion-fusée MuMo, son itinérance dans la Voie lactée (expliquer et présenter les planètes qui en font partie).

Chaque groupe réfléchit au voyage de la fusée depuis la Terre (point de départ : le Mexique) vers l'espace, et ses diverses étapes sur de nouvelles planètes. Ensuite les enfants essaient de construire la maquette de leur fusée MuMo et de la décorer avec des reproductions des œuvres exposées, des motifs liés au Mexique, etc.

À la fin, chaque groupe présente son projet aux autres enfants.

Matériel

- Carton facile à découper
- Paires de ciseaux, cutter, bâtons de colle, scotch adhésif
- Feutres, marqueurs de couleurs
- Reproductions des œuvres exposées
- Papier crépon : pour découper les motifs décoratifs mexicains
- Feuilles blanches A4, crayon papier, gomme, stylos

Peindre ses rêves... avec des étoiles !

À partir de 6 ans.

Objectif

Réaliser des cartes postales galactiques, avec de la poussière d'étoiles ! Initier les enfants à la technique du *dripping* et du grattage. Révéler l'œuvre en enlevant de la matière.

Déroulé de l'atelier

Sur une feuille blanche cartonnée, chaque enfant remplit toute la surface de couleurs, en utilisant des pastels gras. Il crée un motif d'arc-en-ciel sous forme de lignes ou de spirales. Quand la surface du papier est remplie, il la recouvre d'une peinture noire épaisse spéciale à gratter, mélangée au pigment paillette, avec un petit rouleau en mousse, jusqu'à ne plus voir les couleurs. Après séchage (24h), l'enfant peut alors gratter la surface par endroits et créer des motifs décoratifs. Peu à peu, on voit apparaître les couleurs sous-jacentes. Si possible, leur faire écouter de la musique pendant l'atelier, cela pourra les inspirer pour gratter en rythme !

Matériel

- Feuilles blanches épaisses Canson découpées au format carte postale, format simple ou double feuillet
- Boîte de pastels gras avec plusieurs nuances pour chaque couleur
- Peinture noire spéciale à gratter ; pigment paillettes (en pot ou stylo)
- Outils de grattage, manipulables sans danger par les enfants : grattoir, plume, etc.

NB : on peut fabriquer soi-même cette peinture noire en mélangeant 1/3 de liquide vaisselle et 2/3 de peinture acrylique noire opaque et couvrante. Y joindre la matière pailletée ou bien la poser en toute fin sur le dessin gratté. En savoir plus : <http://trucsde-maeliane.blogspot.fr/2015/05/la-recette-de-la-peinture-gratter.html>

NB : cet atelier a été expérimenté lors de la tournée du MuMo dans les Pays de la Loire en 2017-2018 avec l'exposition « Et les enfants s'en vont devant, les autres suivent en rêvant... »

Les Nouveaux Robinson Crusoé, ou l'éternel voyage

Mon futur papier peint pour rêver !

À partir de 4-6 ans (avec aide) et jusqu'à 15 ans.

Objectif

À partir des œuvres vues dans le MuMo et commentées par le médiateur, les enfants retiennent un ou deux motifs qu'ils ont préférés et à partir desquels ils vont créer un prototype de papier peint de rêve pour leur chambre. Dans l'esprit de Matisse qui découpait directement dans la couleur et créait des motifs décoratifs, les enfants reprennent le principe de lignes aux motifs répétés, vu dans *Heart of Gold* de Tursic & Mille.

Exemples de motifs qui pourraient être retenus et silhouettés :

- la main de Christophe Vigouroux
- le cosmonaute de GAC
- la pluie de météores de Tursic & Mille
- le feuillage ajouré du Philodendron Monstera de Tacita Dean
- la goélette de Sam Samore
- le perroquet sur son tonneau de Rodney Graham
- le cœur doré de Tursic & Mille
- les étoiles ou le drapeau américain entier et doré de Danh Vo
- une constellation de Bouchra Khalili (dont les étapes peuvent être modifiées)
- une des figurines issues des photographies de Sam Samore : tête de mort, squelette, maternité, etc.
- la tête ou le corps entier du *God of Honey*, de Gabriel Rico

Déroulé de l'atelier

Parmi les reproductions d'œuvres, chaque enfant choisit les motifs qui lui plaisent le plus (2 max.). Il le/les reproduit(s) sur une grande feuille Canson de couleur ou blanche, s'il veut les colorier à sa façon. *Pour reproduire un motif* : soit il le copie au crayon en le regardant ; soit il le calque en 1 ou 2 fois, pour l'obtenir soit à l'envers, soit dans le bon sens. Ensuite il les colorie avec des feutres ou bien peut les laisser blanc, avec les traits de dessins apparents. L'enfant place ses motifs découpés sur une grande feuille A3 blanche ou colorée, en mode vertical ou paysage. Lui montrer comment il peut placer ses motifs en lignes simples ou en quinconce.

Pour les plus petits : on peut leur faire simplement découper les motifs qu'ils collent sur une grande feuille.

Exemples de papiers peints actuels pour enfants :

<https://bit.ly/2tuiu8Q> ; <https://www.lesconfettis.com/myloview/>

Matériel :

- Reproductions couleurs des œuvres exposées, format A4 (plusieurs exemplaires par œuvre)
- Exemples de motifs déjà découpés
- Papier calque
- Grandes feuilles vierges Canson, format A3 un peu épais
- Feuilles de couleurs, format A3 un peu épais
- Feutres de couleurs, feutres noirs
- Paires de ciseaux, bâtons de colle
- Crayon papier, gomme, taille-crayon

« Si j'étais... »

À partir de 8-9 ans.

Atelier inspiré de l'œuvre de GAC, *Il Cosmonauta*

Objectif

S'inventer une vie nouvelle et extraordinaire par le dessin et l'écriture. Réaliser une œuvre collective.

Déroulé de l'atelier

Comme l'artiste GAC faisant son autofiction et se rêvant en cosmonaute, les enfants sont invités à se mettre dans la peau d'un personnage. À partir de la thématique et des œuvres de l'exposition, on liste avec les enfants les personnages historiques ou imaginaires qui y sont liés : les conquistadors, Christophe Colomb, la Dame de Cao, les divinités mayas ou Aztèques, l'astronaute de GAC...

Chacun choisit le personnage qu'il souhaite incarner puis on distribue aux enfants un petit livret (une feuille de papier pliée pour obtenir un format A5). Sur la couverture, chacun écrit son prénom et le début de la phrase : « Si j'étais... ». Sur la première page, chaque enfant écrit un petit texte pour se présenter : où vit-il ? Quelle est son apparence ? Comment est-il habillé ? Quelle langue parle-t-il ? Quelles aventures a-t-il vécues ?...

Une fois le texte écrit, on récupère les livrets que l'on redistribue au hasard. Chaque enfant doit alors illustrer le récit écrit sur le livret qu'il a reçu, sur la page restante, et écrit aussi son prénom sur la couverture.

Matériel :

- Feuilles de papier blanc
- Crayons à papier
- Crayons de couleur

NB : Adapté de l'atelier « Quand je serai grand... » expérimenté lors de la tournée du MuMo en Île-de-France en 2018-2019 avec l'exposition « BODY TALK, Mon corps te parle... »

The Golden Dream

Mes constellations

À partir de 6-7 ans.

Objectif

L'artiste Bouchra Khalili a dessiné le trajet de migrants en Méditerranée et en Europe comme des constellations d'étoiles. Chaque étape porte le nom d'une ville qu'ils ont traversée. Toi aussi, tente de créer un voyage que tu as pu faire ou que tu aimerais faire, sous forme de constellation.

Déroulé de l'atelier

D'abord échanger avec les enfants sur la notion de voyage, de départ. Tenter de savoir si eux-mêmes ou leurs parents/grands-parents ont déjà réalisé un long voyage, pour des vacances ou parce qu'ils viennent d'un autre pays.

Leur montrer le ciel des constellations et en nommer quelques-unes (celles qui présentent un graphisme intéressant).

Exemples : Petite Ourse, Grande Ourse, Orion, le Grand Chien, Taureau, Lion, Vierge, etc.

Expliquer ensuite que certains dessins d'étoiles sont liés aux signes du Zodiaque. Or chaque personne est reliée à un signe selon sa date de naissance. Donc nous avons chacun une constellation attirée !

Chacun réfléchit à son voyage, passé ou fictif, et aux étapes qu'il va choisir de dessiner. Il faudrait au moins 4 étapes pour obtenir une constellation. L'enfant choisit la constellation qu'il souhaite reproduire. Il la dessine sur une feuille de couleur sombre, avec un feutre blanc ou doré. Il peut écrire les noms des étapes ou bien coller des lettres dorées (stickers).

Matériel :

- Modèle de constellations (plusieurs exemplaires)
- Feuilles A4 de couleurs sombres : bleu nuit, vert, violet, taupe, noir
- Crayons feutres blancs ex. chez Cultura : <https://bit.ly/2vg5a12>
- Crayons feutres dorés ex. chez Cultura : <https://bit.ly/2lLmhzu>
- Stickers d'alphabet dorés (plusieurs paquets) : <https://bit.ly/2ZlgHKh>

NB : Atelier conçu à partir des œuvres de Bouchra Khalili et de la fiche pédagogique du Musée national de l'Histoire de l'Immigration.

Un écrin pour mon trésor !

À partir de 6-7 ans.

Atelier inspiré des œuvres de Danh Vo (Perrier Perrier) et de Tursic & Mille (Heart of Gold).

Objectif

Décorer son œuvre préférée du MuMo avec des motifs dorés et/ou argentés.

Déroulé de l'atelier

Parmi toutes les œuvres exposées dans le MuMo (hormis les deux citées ci-dessus), chaque enfant choisit sa préférée. À partir d'une reproduction de l'œuvre, il fabrique un cache ajouré et doré/ argenté, à la taille de son œuvre pour la décorer de motifs en lien avec le Mexique. Il peut utiliser soit les motifs découpés dans le papier doré / argenté, soit tout le papier ajouré après découpage.

Motifs possibles : étoiles, cœurs, tête de mort, squelette, Philodendron, cactus, sombrero & autres inventés par les enfants, en référence aux glyphes de l'écriture Maya par exemple...

Matériel :

- Reproductions noir et blanc, sur papier A4 ou A3, des 19 œuvres + une vue du MuMo lui-même.
- Modèles de motifs à reproduire (plusieurs exemplaires)
- Papier crépon ou feuille épaisse & brillante de couleur dorée & argentée (plusieurs exemplaires)
- Paires de ciseaux, bâtons de colle